

LE LONDON SYMPHONY ORCHESTRA SOUS LA DIRECTION DE FRANÇOIS-XAVIER ROTH À LA PHILHARMONIE DE PARIS - ÉLOQUENTES CONFRONTATIONS - COMPTE-RENDU

François-Xavier Roth aime à mettre en miroir des œuvres contemporaines entre elles mais d'esthétiques dissemblables, sinon opposées. On se souvient ainsi du concert qui faisait cohabiter la *Symphonie* de Franck et le *Première Symphonie* de Mahler, créées exactement la même année, en 1889 (1). Cette fois-ci, toujours dans la grande salle de la Philharmonie de Paris, c'est le *Prélude à l'après-midi d'un faune* de Debussy (créé le 22 décembre 1894), qui accompagne le *Concerto pour violoncelle* de Dvořák (écrit entre 1894 et 1895, créé le 19 mars 1896) et *Ainsi parlait Zarathoustra* de Richard Strauss (composé en 1896 et créé le 27 novembre de la même année). Ou une œuvre emblématique du renouveau de la musique française dans une esthétique symboliste et impressionniste, une page obligée du répertoire pour violoncelle de la période américaine d'un compositeur tchèque dans un néo-classicisme qui hérite de Brahms, et un poème symphonique empreint des débordements de l'esprit postromantique tel qu'il prévalait alors en Allemagne. Autant dire des œuvres que tout diffère...

François-Xavier Roth et le London Symphony Orchestra

Le London Symphony Orchestra est cette fois à l'œuvre, une phalange de renommée mondiale dont les vertus de ductilité et de souplesse sont ici plus que jamais manifestes. Roth, chef invité principal de l'orchestre depuis la saison 2017-2018 (en sus, entre autres, du poste de *Generalmusikdirektor* de la ville de Cologne et de la responsabilité de l'orchestre Les Siècles...), mène ses troupes avec la ferveur qui le caractérise, pour un résultat contrasté mais néanmoins d'une égale tension.

Le *Prélude* de Debussy s'expose de ses couleurs diaphanes évanescentes, avec sa flûte enchanteresse telle un air de colorature. Le *Concertode* Dvořák surgit alors presque en opposition, déroulant sa facture franche et son impétuosité nerveuse. Le violoncelle soliste revient à Jean-Guihen Queyras, avec ce talent de la texture délicate, cette virtuosité sobre et sereine (tout à fait dans l'esprit de cette œuvre volontairement dépourvue de cadence), quasi chambriste, qu'on lui connaît et qui s'accorde judicieusement à la fougue maîtrisée de l'orchestre. Une *Sarabande*, venue de la *Première Suite* de Bach, ne fera que confirmer en *bis* ces transmissions toutes d'intériorité.

Et c'est alors le *Zarathoustra* de Strauss, éclatant dans son introduction (reprise en *bis*, pour les nostalgiques du 2001 de Stanley Kubrick), puis discursif mais sans pathos, entre *forte* fracassants et *pianissimo* imperceptibles, dans la tempête d'une houle éternellement recommencée. Un renouvellement d'une œuvre que l'on croyait rabâchée, mais ici transfigurée comme – veut-on croire – au premier jour. Roth, une fois encore au sommet, recueille en toute justice les applaudissements nourris du public d'une salle comble et... des musiciens de l'orchestre.

Pierre-René Serna